

Notes

Une histoire de la dissidence

Deux auteurs, dont l'un, Jean Chiama, est présenté comme spécialiste des études de la presse, et l'autre, Jean-François Soulet, est agrégé d'histoire et maître-assistant à l'Université Toulouse-le-Mirail, ont entrepris avec beaucoup de courage la rédaction de *Histoire de la dissidence. Oppositions et révoltes en URSS et dans les démocraties populaires de la mort de Staline à nos jours*. Un projet fort ambitieux, dont la réalisation laisse malheureusement beaucoup à désirer.

Bien sûr, les auteurs ont rencontré pas mal d'obstacles objectifs très difficiles à surmonter : l'étendue de l'empire soviétique, le caractère très hétéroclite de ses pays limitrophes en ce qui concerne leur passé historique et leurs traditions culturelles, la barrière linguistique difficilement surmontable au polyglotte le plus érudit, les sources primaires peu accessibles et le secret qui entoure presque tout dans les pays du « socialisme réel ».

Le livre veut être le pendant de l'historiographie qui ne parle que de la surface officielle de ces sociétés. Mais peut-on isoler l'histoire de l'opposition de ce à quoi elle s'oppose, c'est-à-dire de l'ordre établi ? Une histoire sans opposition, sans analyse des forces qui œuvrent contre le régime en place est nécessairement tronquée. De la même manière, l'histoire de l'opposition sans celle des forces au pouvoir est, elle aussi, incomplète.

Une nouvelle discipline

Si l'on en juge par les chapitres 1 et 2, les auteurs sont tentés par l'idée de constituer une nouvelle science, ou plutôt une nouvelle discipline de l'historiographie : l'histoire de la dissidence. 130 pages environ (plus du quart du livre) sont consacrés au répertoire des formes de dissidence et à leurs classifications, ainsi qu'aux sources et aux méthodes de l'histoire de la dissidence.

En toute franchise, je n'aime pas trop l'expression nébuleuse « la dissidence » et je préfère, pour des raisons qui me paraissent évidentes, le terme « d'opposition ». Cependant, je ne veux pas entrer dans une guerre de mots peu fructueuse. Même si l'on accepte le terme « dissidence », il est difficile de l'interpréter aussi largement que les deux auteurs le font. Emportés par leurs réflexions épistémologiques et méthodologiques et par leur passion de classer les phé-



Dessin d'Alexandre Zinoviev

nomènes sociaux, les deux auteurs n'ont pas réussi à cerner avec précision le phénomène de la dissidence. Dans leur optique, la dissidence est sans rivages. Tout est forme de dissidence : la passivité politique, le refus de militer dans le parti et dans les organismes officiels, l'absentéisme dans le travail, le fait de tirer au flanc, le vol, l'escroquerie, la fraude, la religiosité accrue, l'alcoolisme, la criminalité et le « hooliganisme » sont considérés comme des formes de dissidence passive, par refus des normes socio-économiques imposées. L'auto-information, le samizdat, l'humour, la musique, et les chansons subversives, les grèves etc. sont classés comme des formes de résistance non violente. Puis vient le tour des formes de résistance violente et de fuite, c'est-à-dire l'expatriement et l'activité d'opposition à l'étranger.

Dissidence et déviance

Par cette opération, la dissidence s'identifie avec la déviance du comportement social, avec les formes d'anomie sociale. J. Nagy et A. Dubcek, des écrivains comme A. Soljénitsyne ou M. Kundera, des philosophes comme K. Kosik et L. Kolakowski se trouvent sur le même bateau que les voleurs, les brigands, les ivrognes invétérés ; les hommes politiques qui sont les vrais symboles du changement portent la même étiquette que la pègre. Et de la pègre, il en

existe en abondance dans les pays du « socialisme réel ». A. Soljénitsyne en a donné une description dantesque, très exacte, dans son *Archipel du Goulag*. Les bas-fonds de la société sont complétés par les lumpen-apparatchiks, par les fonctionnaires corrompus et par les membres déclassés de l'intelligentsia.

Il est vrai que c'est la société du « socialisme réel » qui produit elle-même ces formes de déviance et d'anomie sociale. Mais on ne peut pas pour autant glorifier les déchets du « socialisme réel » en les qualifiant de rebelles sociaux. Un abîme profond sépare l'opposition, c'est-à-dire les forces de changement qui véhiculent un projet pour l'avenir, et les forces de la décadence, de pourriture, de désagrégation, qui souvent, en raison de leur ambiguïté, sont au contraire des facteurs de conservation de l'ordre établi. Ces prétendus « dissidents » ne sont rien d'autre que des débrouillards bien installés dans les fissures de la société officielle. Ils sont totalement indifférents à la chose publique. En tant que citoyen qui est en opposition au régime du « socialisme réel », je n'ai rien à voir avec les fonctionnaires qui acceptent les pots-de-vin, les « professeurs » d'université qui vendent les doctorats, les gens qui dilapident la propriété publique, les clochards « socialistes ». Même si je considère ces phénomènes comme des problèmes graves que le socialisme démocratique sera obligé de résoudre.

Sans que les auteurs le veuillent, leur conception sans rivage de la dissidence les rapproche dangereusement de la « théorie » du marxisme-léninisme officiel sur les